

La latitude, les esclaves, la Bible

Une approche locale de la globalisation

I.

Afin de donner une idée de l'expérience que j'ai l'intention de présenter, je voudrais citer la devise de l'architecte Mies van der Rohe : « *Less is more* », « Moins est plus ». Je voudrais montrer qu'en limitant le cadre de la recherche il est possible de comprendre quelque chose de différent et de caché ; et donc, dans un certain sens, il est possible d'arriver à une connaissance plus profonde. Cette manière de procéder peut être qualifiée de « microhistorique », mais les étiquettes n'ont qu'une importance relative.

Mon attitude envers la microhistoire a été fortement influencée par l'œuvre du grand philologue roman Erich Auerbach, et en particulier par son chef-d'œuvre, *Mimésis*. À la fin de ce livre, écrit pendant la Seconde Guerre mondiale à Istanbul, où Auerbach, Juif allemand, s'était réfugié après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, on peut lire ce passage :

Au-dessous des conflits, et aussi à travers eux, se poursuit un processus d'égalisation aussi bien économique que culturelle. Il faudra bien du temps encore jusqu'à ce que l'humanité vive une vie commune sur la terre, mais déjà le terme commence à être visible¹...

Plus d'un demi-siècle après, devant les développements de ce qu'on appelle globalisation, parler de « processus d'égalisation économique » mondial serait impossible. Par contre l'« égalisa-

1. E. Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. C. Heim, Paris, 1968, p. 548.

tion culturelle », c'est-à-dire l'effacement grandissant des particularités culturelles semble incontestable. Auerbach regardait d'un œil inquiet ce processus, tout en cherchant à en comprendre le sens. Au début des années 1950, en pleine guerre froide, il relevait que le concept goethien de « littérature mondiale » (*Weltliteratur*) était de plus en plus inadéquat pour saisir une réalité culturelle en continuelle expansion telle que la nôtre. Comment un philologue, habitué à travailler sur une tradition culturelle spécifique, peut-il aborder un monde dans lequel autant de langues, autant de traditions culturelles différentes sont en interaction ? Il faut chercher, suggérait Auerbach, des *Ansatzpunkte*, des points d'accrochage fondés sur des particularités concrètes, qui permettent de reconstruire par induction le processus global. Cette stratégie interprétative était inspirée du modèle cognitif qu'Auerbach avait identifié dans l'œuvre de Marcel Proust et de Virginia Woolf. L'unification croissante du monde, écrivait-il dans les pages de conclusion à *Mimésis*, « apparaît le plus visiblement, le plus concrètement dans la représentation sans préjugé, précise, intérieure et extérieure du moment quelconque, tel que le vivent différents individus¹ ».

2.

Il y a quelques temps, alors que je travaillais sur un projet d'un tout autre genre, j'ai découvert un opuscule intitulé *Memoire sur le Païs des Cafres, et la Terre de Nuyts. Par raport à l'utilité que la Compagnie des Indes Orientales en pourroit retirer pour son Commerce* (Amsterdam, 1718). L'exemplaire que j'ai consulté à la bibliothèque de UCLA – une photocopie de l'édition originale – est relié avec un *Second memoire sur le Païs des Cafres, et la Terre de Nuyts*, paru également à Amsterdam en 1718. L'identité de l'auteur nous est révélée à la fin des deux opuscules : Jean-Pierre Purry, un nom qui m'était alors parfaitement inconnu. Un coup d'œil rapide aux deux textes aviva ma curiosité. Je commençai ainsi une recherche qui est encore à l'heure actuelle bien loin d'être terminée. Ce que je présente ici est le compte rendu d'un travail en cours.

1. *Ibid.*

3.

Jean-Pierre Purry naquit à Neuchâtel en 1675 dans une famille calviniste. Son père, Henry, chaudronnier de son métier tout comme son grand-père et son arrière-grand-père, mourut quand il avait un an. L'année d'après, la veuve d'Henry, Marie Hersler, se maria avec un homme assez riche, Louis Quinche. Peu avant d'avoir vingt ans, Jean-Pierre fut nommé receveur de Boudry, une petite ville près de Neuchâtel; un an après il renonça à cette charge, pour des raisons qui nous sont inconnues. Le 26 septembre 1695, Jean-Pierre épousa Lucrèce Chaillet, fille de Charles Chaillet, pasteur à Serrières. En quatorze ans, de 1696 à 1710, le couple eut huit enfants; quatre moururent dans leur petite enfance. En 1709 Jean-Pierre fut nommé maire de Lignièrès. Deux ans après, cette carrière politique précoce s'interrompit brusquement. Une série de mésaventures le contraignirent à démissionner : un incendie avait endommagé sa maison; un commerce en vin avec l'Angleterre, lancé deux ans auparavant, s'était soldé par un échec désastreux.

La décision de Jean-Pierre de se consacrer au commerce du vin ne doit pas surprendre : depuis deux mille ans les collines qui entourent le lac de Neuchâtel sont couvertes de vignobles. L'aide que Jean-Pierre reçut de sa famille et de celle de son épouse quand il se trouva en difficulté est tout aussi prévisible : les Purry et les Chaillet étaient liés par trois alliances matrimoniales. Mais ces événements, vus rétrospectivement, semblent tracer un destin. La vie de Jean-Pierre Purry se serait déroulée sous une constellation régie par le vin, par l'Angleterre et par la tendance à affronter de grands risques suivis de faillites tout aussi importantes.

4.

Alors que les habitants de Lignièrès vinrent à savoir que leur maire avait démissionné, Purry avait quitté sa ville natale pour un monde infiniment plus vaste. Le 26 mai 1713 il s'embarqua comme caporal sur un navire de la Compagnie néerlandaise des

Indes Orientales, instrument d'expansion politique et économique des Pays-Bas en Asie du Sud-Est. Purry avait soixante-dix hommes sous ses ordres ; il avait donc vraisemblablement une certaine connaissance du néerlandais. Le navire fit escale au Cap et atteignit Batavia (aujourd'hui Jakarta) le 2 février 1714. Purry y séjourna pendant quatre ans, travaillant comme employé à ladite compagnie. Le 11 décembre 1717 il quitta Batavia, et s'embarqua comme comptable. Le 17 juillet, après l'escale habituelle au Cap, Purry revint aux Pays-Bas.

Ces données constituent un premier contexte aux écrits de Jean-Pierre Purry, point de départ de mes recherches : les deux *Memoire[s] sur le Païs de Cafres et la Terre de Nuyts*. Examinons-les plus en détail.

5.

Dans le premier opuscule, rédigé pour l'Assemblée des Dix-Sept, qui dirigeait la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, Purry essayait de convaincre le gouverneur de la compagnie de coloniser le pays des Cafres (correspondant à la partie méridionale de l'actuelle Afrique du Sud), ou alors la terre de Nuyts (correspondant à la côte occidentale de l'Australie). Dans le *Second memoire*, daté du 1^{er} septembre 1718, quelque temps après son retour en Europe, Purry répondait aux objections qui lui avaient été faites, en développant une série d'arguments en faveur de la colonisation de la terre de Nuyts.

Les projets de Purry portaient d'une théorie climatique qu'il exposa d'une manière détaillée dans son premier *Memoire*. Purry refusait des termes tels que « tempéré » ou « froid » parce que trop génériques, et il qualifiait d'absurde l'éloge traditionnel de la position géographique de la France, située au milieu de la zone tempérée comprise entre les 42^e et 51^e degrés de latitude. De vignes qui poussent au 51^e degré de latitude, objectait Purry, on ne peut qu'obtenir un vin imbuvable : le meilleur climat au monde se trouve à 33 degrés de latitude.

Les critères de Purry étaient apparemment ceux d'un homme né dans une région célèbre pour ses vins, et commerçant en vin

lui-même. Mais derrière ses observations apparemment superficielles on peut deviner des éléments plus complexes. Purry fit la liste d'une série de pays situés entre le 30^e et le 36^e degré de latitude : la Barbarie (Afrique du Nord), la Syrie, la Chaldée, les îles de Candie, la Perse, le Mogolistan, la Chine, le Japon. Mais il observait que les pays qui sont proches du 33^e degré de latitude « surpassent de beaucoup la fertilité des autres ; ainsi qu'on peut le remarquer même au païs de Canaan, dont la Galilée étoit l'une des meilleures provinces¹ ».

Ces mots en allusion à un passage biblique (Nombres 13:17 et suiv.), que Purry cite explicitement dans le *Second memoire* (p. 27), implique d'y regarder de plus près.

6.

« Yahvé parla à Moïse et dit : “Envoie des hommes pour reconnaître le pays de Canaan, que je donne aux Israélites” » (Nombres 13:1-2).

Moïse obéit à l'ordre de Yahvé et envoya un homme par tribu d'Israël « reconnaître le pays de Canaan [en leur disant] : “Montez au Négeb, montez ensuite dans la montagne. Voyez ce qu'est le pays [...]. Ayez bon courage. Prenez des produits du pays.” C'était l'époque des premiers raisins » (13:17-20). Les hommes allèrent à Hébron et ensuite « parvinrent au val d'Eshkol ; ils y coupèrent un sarment et une grappe de raisin qu'ils emportèrent à deux, sur une perche » (13:23).

Encore une fois, le raisin et le vin. L'énorme grappe de raisin portée par deux hommes sur une perche symbolisait l'extraordinaire richesse de la Terre promise. L'allusion à Canaan fait ressortir le point central caché du projet de Purry. Ses deux mémoires contiennent deux groupes de citations. D'une part, dix-sept citations de l'Ancien Testament (ainsi que deux allusions implicites) et une citation de la I^{re} Épître aux Corin-

1. J.-P. Purry, *Memoire sur le Païs des Cafres, et la Terre de Nuyts. Par rapport à l'utilité que la Compagnie des Indes Orientales en pourroit retirer pour son Commerce*, Amsterdam, 1718, p. 17-18.

thiens ; d'autre part, quinze citations de livres contemporains au contenu historique ou géographique. Mais les citations bibliques fournissent une clé d'interprétation des passages tirés de textes non religieux. La latitude parfaite était avant tout la latitude de la Terre promise. Les projets de colonisation formulés par Purry étaient fondés principalement sur le livre de l'Exode ; mais sa façon de lire la Bible était suffisamment souple pour lui permettre, comme on le verra, de chercher la latitude parfaite de 33 degrés aussi bien dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère austral.

7.

Comme on le sait, le récit de l'Exode a eu des répercussions profondes et durables. Dans un livre, publié il y a quelque temps, Michael Walzer soutient que le voyage des Israélites de l'esclavage vers la liberté, de l'Égypte à la Terre promise, fournit pendant des siècles un modèle révolutionnaire privé de connotations messianiques. Selon Gershom Scholem (suivi par Walzer), le mouvement sioniste se serait également inspiré de ce modèle. Mais Walzer reconnaît que ces interprétations révolutionnaires effacent tacitement une partie du récit de l'Exode : celle qui décrit la guerre contre les Cananéens, les habitants de la Terre promise. Rejetant la lecture du livre de l'Exode proposée par la droite sioniste, Walzer adopte implicitement la devise des sionistes libéraux : « une terre sans peuple [la Palestine] pour un peuple sans terre [les Juifs] ». Cette interprétation efface tacitement les Cananéens du récit biblique, tout comme les Palestiniens ont été effacés par la version officielle de l'histoire d'Israël – version qui ces dernières années a été durement contestée par une nouvelle génération d'historiens israéliens.

D'un point de vue général, deux questions se posent. (1) Est-il licite d'effacer la conquête de Canaan du récit biblique simplement parce que l'on n'est pas d'accord avec la manière suivant laquelle cette conquête a été utilisée sur le plan symbolique dans les débats politiques actuels ? (2) Cet effacement est-il conciliable avec le principe (lui-même discutable) que Walzer déduit

de Scholem, selon lequel le sens du récit biblique coïnciderait en dernière analyse avec l'éventail de ses interprétations ?

Revenons à Purry. Pour lui, les Cananéens, tout comme la guerre menée contre eux par les Israélites, étaient des parties fondamentales du récit biblique. Le voyage vers la Terre promise devint pour lui un modèle, et en même temps une justification, de la conquête du monde par les Européens.

8.

Purry essaya de convaincre la Compagnie hollandaise des Indes orientales d'envoyer des émigrants aussi bien dans l'actuelle Afrique du Sud que dans l'actuelle Australie. Mais le nombre relativement restreint d'Européens disposés à émigrer dans ces régions le poussèrent à prendre en considération une autre option :

Mais quand même on ne trouveroit point de laboureurs, on pourroit en ce cas là faire cultiver la terre par des esclaves. Les Romains ne labouroient pas les leurs autrement¹.

Ici Purry ne se justifiait pas en recourant, comme il le faisait d'habitude, à un passage de l'Ancien Testament. Peut-être s'en détournait-il en raison de la malédiction lancée par Noé contre les descendants de Cham, le fils qui l'avait vu tout nu, puisque celle-ci semblait associer l'esclavage à un stigmate ineffaçable. L'approche de Purry était en effet toute différente : il rejetait l'idée selon laquelle les esclaves auraient une capacité limitée d'apprentissage. À Java il avait vu des esclaves, hommes et femmes, qui étaient couturiers, menuisiers, cordonniers, qui jouaient d'instruments de musique aux mariages, qui dansaient. Tout cela, écrit-il, « ne sont autre chose que des effets de l'habitude et d'un exercice continuel. Ainsi je ne voy pas pourquoi des esclaves ne pourroient pas apprendre la science de l'agriculture² ».

1. *Ibid.*, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 70.